

## Meurtre par procuration

(Nouvelle publiée dans le journal *Côté femme*)

Une forte odeur d'alcool emplit les narines de Paul Dufresne.

Il se réveilla en sursaut, constata qu'il avait dormi sur le canapé du salon. Tandis qu'il s'ébouriffait les cheveux, il aperçut la bouteille vide de Jack Daniels qui traînait sur le plancher. Il la ramassa, la déposa sur la table basse en verre puis se rendit à la salle de bains pour s'asperger le visage d'eau glacée. Il avait bu une bonne partie de la nuit et souffrait de violents maux de tête. Il tentait de se remémorer la raison pour laquelle il s'était soûlé lorsqu'on frappa à la porte. Il ferma le robinet du lavabo, s'essuya la figure avec une serviette et s'écria :

- J'arrive !

Le tambourinement s'accéléra. L'exaspération de Paul redoubla.

- Un peu de patience, nom d'une pipe ! s'emporta-t-il en tirant les verrous.

Deux hommes s'engouffrèrent dans l'appartement sans lui demander son avis. L'un d'eux brandit une carte tricolore et annonça, d'un ton autoritaire :

- Police ! Vous êtes bien Paul Dufresne ?

Les yeux écarquillés de stupeur, Paul hocha la tête en guise de réponse.

- Je suis le commandant Sagane, de la brigade criminelle, reprit le gars le plus causant. Voici mon collègue, le lieutenant Briard, ajouta-t-il en désignant du menton le géant qui se tenait à côté de lui. Veuillez nous suivre s'il vous plaît.

Paul eut un mouvement de recul.

- Vous m'arrêtez ? protesta-t-il, les traits déformés par l'incrédulité.

- Nous aimerions vous poser quelques questions, corrigea Sagane.

- Pourquoi ?

- Vous êtes soupçonné de meurtre avec préméditation, souffla le lieutenant Briard.

- Vous plaisantez ! s'indigna Paul. D'abord, qui a été assassiné ?

Sagane planta son regard dans le sien.

- Fabrice Georgopoulos, le promoteur immobilier qui habite en face de chez vous. (Il s'approcha de la fenêtre, nota qu'elle offrait une vue imprenable sur le duplex de la victime.) Vous êtes disposé à coopérer ou je vous passe les menottes ? précisa-t-il en revenant sur ses pas.

Paul leva la main en signe de trêve.

- Vous avez des preuves de ce que vous avancez ?

- Nous savons que vous couchez avec Lisa Georgopoulos et que vous projetiez de supprimer son mari, rétorqua Sagane.

La révolte envahit Paul.

- C'est elle qui vous a raconté ça ? cria-t-il. Il ne vous est pas venu à l'esprit qu'elle a pu mentir. Lisa est un monstre, commandant ! Interrogez-la, vous comprendrez de quoi elle est capable !

- Rassurez-vous, c'est prévu, continua Sagane. Allons-y.

Briard saisit Paul par le bras et l'entraîna vers la sortie. Sagane les talonna.

- Je suis victime d'une machination ! clama Paul alors qu'ils atteignaient la Toyota banalisée de Briard.

Avant de monter dans la voiture, Sagane composa un numéro sur le clavier de son mobile.

- François-Xavier ? Elie à l'appareil. J'embarque Dufresne. Je veux que tu fouilles son appart de fond en comble. Si tu dégotes un indice, appelle-moi sur ma ligne directe, au 36.

Les mains derrière le dos, Elie Sagane arpentait de long en large la salle d'interrogatoire de la brigade criminelle, située au troisième étage du quai des Orfèvres. L'impatience se lisait sur sa face émaciée par le stress et les nuits sans sommeil. Il passa devant Dufresne et, sans lui accorder le moindre regard, articula :

- Reprenons depuis le début.

Paul soupira pour exprimer son accablement.

- Est-ce nécessaire ? se lamenta-t-il en s'accoudant à la table. Je vous ai dit tout ce que je savais. Je n'ai rien à ajouter. (D'un geste las, il montra le lieutenant Briard qui pianotait sur un ordinateur portable.) Qu'il relise ma déposition. Ça m'évitera de saliver inutilement.

- Je vous écoute, poursuivit Sagane, intraitable.

Paul se résigna à relater les faits pour la quatrième fois consécutive.

- Les Georgopoulos ont emménagé il y a six mois. A cette époque, j'avais des problèmes d'argent. Mes deux premiers romans s'étaient vendus chacun à deux mille exemplaires, autant dire qu'ils ne m'avaient rien rapporté. Je n'avais plus le feu sacré. J'attendais l'inspiration pour écrire un troisième livre. Bref, j'étais inoccupé. Un matin, j'ai observé mes nouveaux voisins aux jumelles, en particulier Lisa. Je suis tombé amoureux d'elle dès que je l'ai vue. (Il se massa les tempes d'un air désesparé.) Sa beauté ne suffit pas à expliquer le sentiment qui me submergeait. Elle a ce charme indéfinissable, propre aux êtres d'exception, qui vous chavire la tête et le cœur.

Sagane profita d'une pause pour reprendre la parole.

- Vous l'épiiez jour et nuit.

Dufresne s'arracha aux images du passé.

- Elle m'obsédait. Ma vie tournait autour de la sienne. Je me levais, je me couchais aux mêmes heures qu'elle. Pendant la journée, je n'osais pas m'éloigner de la fenêtre, de peur de la perdre de vue.

- Que faisiez-vous quand elle sortait ?

- Je la suivais, répliqua Paul de but en blanc.

- Elle ne vous a jamais repéré ?

- Jamais.

- Parlez-moi des querelles du couple.

Dufresne se rembrunit à ces souvenirs.

- Ce salaud n'était pas souvent à la maison. Il ne rentrait que pour humilier et battre Lisa. Un soir, elle est partie en claquant la porte après une violente dispute. (L'émotion lui noua l'estomac.) Je l'ai rattrapée. Elle déambulait sur le boulevard, les larmes aux yeux. Mes cheveux se sont hérissés lorsque j'ai aperçu les hématomes sur son front et sur sa joue. Je me rappelle avoir éprouvé l'envie, fugitive, de tuer son mari. (Il fixa Sagane avec une intensité dérangeante.) Mais il y a un monde entre le dessein et le passage à l'acte, n'est-ce pas ?

Sagane ignora ce commentaire et revint à la charge :

- Ensuite, que s'est-il passé ?

- Elle m'a confié ses malheurs. Nous avons convenu de nous revoir le lendemain et elle a regagné son domicile.

- A quel moment êtes-vous devenus amants ?

- Deux semaines plus tard. Fabrice était en voyage d'affaires. Lisa m'a invité chez elle. Après un dîner aux chandelles, nous avons fait l'amour. (Ses lèvres s'étirèrent en un sourire à la fois narquois et méprisant.) Vous voulez les détails ?

- Contentez-vous de répondre aux questions, intima Sagane, qui présentait que ce bras de fer ne se terminerai qu'au petit matin. Madame Georgopoulos prétend que vous avez eu une altercation avec son époux, la veille du meurtre. Vous l'auriez menacé de mort.

- J'étais ivre, se défendit Paul. J'ai dépassé les bornes.

Sagane consulta le rapport qu'il tenait à la main.

- Quoi qu'il en soit, la voisine de palier des Georgopoulos vous a entendu vociférer contre la victime. Elle a corroboré la déclaration de la veuve.

- Le contraire eût été étonnant, râla Dufresne.

- Lisa était au cinéma quand vous vous êtes introduit dans le duplex pour éliminer son mari, reprit Sagane en parcourant une feuille volante du dossier.

Paul haussa les sourcils.

- Elle était accompagnée ?

- Seule.

Dufresne se frotta la figure d'un air écœuré.

- Et vous la croyez ? s'offusqua-t-il. Elle a inventé cette histoire de toutes pièces.

- Dans quel but ?

- Vous en avez de bonnes ! ricana Paul. Me faire porter le chapeau. Les Georgopoulos n'ont pas eu d'enfant. L'héritage se monte à plusieurs millions d'euros, sans compter les biens immobiliers. (Il plongea son regard dans celui du policier.) Selon vous, qui a tiré le gros lot ?

- L'intérêt est souvent le mobile d'un crime de sang, admit Sagane. Dans cette affaire, les preuves de votre culpabilité s'accumulent.

- Quelles preuves ? s'énerva Dufresne.

Sagane s'entretint avec son collègue sur le ton de la confidentialité puis marcha vers la sortie.

- Je les produirai dans quelques minutes, lança-t-il à Dufresne.

- Où allez-vous ? s'inquiéta Paul.

- Je ne serai pas long, lâcha Sagane en refermant la porte derrière lui.

L'officier de la criminelle entra dans le bureau contigu à la salle d'interrogatoire sans frapper. Il salua le capitaine Alexandre Laborit, surnommé *Tom Pouce* par ses équipiers, prit une chaise et s'assit en face de Lisa Georgopoulos.

Cinq ans auparavant, la jeune femme avait quitté Rome, sa ville natale, pour s'installer à Paris. Peintre de talent mais sans le sou, elle avait rencontré son futur époux au cours d'un vernissage. Sous le charme de la belle ténébreuse, Fabrice n'avait pas hésité à la courtiser en public. Il s'était engagé à lui offrir le tableau le plus cher de la galerie en échange d'un dîner en tête-à-tête. A la fois séduite et amusée, Lisa avait accepté. Deux mois plus tard, ils convolaient en justes noces à Neuilly-sur-Seine.

La « veuve noire », comme l'appelaient les hommes de la brigade, tira une cigarette du paquet posé sur le bureau et la piqua dans sa bouche. Elle inclina le buste vers Sagane et demanda d'une voix suave :

- Vous avez du feu ?

Sagane craqua une allumette. La flamme se refléta dans les prunelles de Lisa. Ses yeux de jais s'assortissaient à ses cheveux raides, qui descendaient jusqu'à sa taille. La pureté des contours de son visage n'avait d'égale que la grâce de ses gestes. Le flic s'efforça de surmonter l'attraction qui le portait vers elle et commença :

- Pouvez-vous prouver que cette nuit, entre vingt et une heures et vingt-trois heures, vous étiez dans ce vieux cinéma de la place Denfert-Rochereau ?

Lisa sortit un ticket de son sac à main.

- Tenez, dit-elle.

Son accent italien flatta l'ouïe de Sagane.

- *Le roman de Mildred Pierce*, prononça-t-il. La première fois que je l'ai vu, je devais avoir dix-huit ans. (Le sens du devoir l'emporta sur la nostalgie et il durcit le ton :) Le caissier se souvient de vous. Enfin, de votre tenue. (Il survola la déposition du témoin.) Une robe moulante noire, avec une encolure très échancrée. Cette description vous paraît-elle exacte ?

Lisa, qui avait perçu la suspicion dans la voix du policier, se cabra.

- Je m'habille comme j'aime, commandant. Tant pis si je passe pour une fille facile.

Sagane prit l'offensive.

- Ce billet ne constitue pas un alibi suffisamment solide. Vous avez très bien pu quitter la salle pendant la projection et regagner votre appartement pour tuer votre époux. Ni vu, ni connu.

Lisa détourna la tête pour souffler la fumée de cigarette.

- C'est absurde. J'aimais Fabrice.

- Pourtant, il vous maltraitait.

L'émotion étreignit la face de la « veuve noire. »

- Un soir, il m'a frappée. J'ignore ce que Paul vous a raconté, mais cela ne s'est jamais reproduit.

- Pourquoi l'avoir trompé alors ? continua Sagane, décidé à éclaircir cette affaire.

Lisa se mordilla la lèvre inférieure.

- Fabrice était rarement à la maison. Je me sentais seule. Paul était plein de prévenances pour moi. Je me suis laissée séduire, comme une idiote, se sermonna-t-elle.

Sagane entra dans le vif du sujet.

- Avez-vous tué votre mari pour hériter de sa fortune ?

Lisa se raidit.

- Non.

- Avez-vous manipulé Paul Dufresne ?

- Non, répéta Lisa en écrasant la cigarette dans le cendrier d'une main tremblante.

- Vous pensez que Paul Dufresne a assassiné votre époux ?

- J'en suis certaine, répondit Lisa sans hésiter.

- Merci.

L'officier de police se leva et sortit.

Il retourna dans la salle d'interrogatoire avec un carton qu'il déposa sur la table.

- Voici les éléments versés au dossier, fit-il à l'intention de Dufresne.

Celui-ci afficha une mine inquiète. Sagane fit glisser le zip de la pochette renfermant la pièce à conviction numéro un : une page manuscrite. Il la déplia avec soin et la tendit à Paul.

- S'agit-il de votre écriture ? s'enquit-il.

Dufresne acquiesça.

- Oui. (Il agita la feuille.) Où l'avez-vous dénichée ?

- Dans le duplex des Georgopoulos. Lisa affirme que vous lui avez remis cette lettre une semaine avant de liquider son mari.

- Vous faites fausse route. Ce n'est pas une lettre mais un passage du roman sur lequel je suis en train de travailler.

Sagane lui arracha le papier des mains et lut à voix haute :

- « Mon ange, je me sens si proche de toi. Sache que je t'aime d'amour et que cette séparation forcée me met à la torture. (Il sauta plusieurs lignes et reprit avec gravité :) Je crois que je serais capable de tuer pour préserver notre bonheur. » Il me semble que tout est parfaitement clair : vous avez refroidi Georgopoulos pour lui voler sa femme.

Paul se dressa d'un bond et protesta avec énergie :

- Lorsque vous aurez replacé cet extrait dans son contexte, vous verrez que je suis victime d'un coup monté.

- Le livre en question est introuvable, contra Sagane.

- La garce ! pesta Dufresne. Elle a dû le détruire. Elle n'a gardé que le morceau susceptible de me compromettre.

- Vous ne l'avez pas copié sur disquette ?

- Je n'ai pas d'ordinateur, je hais l'informatique, expliqua Paul. Je suis de la vieille école. Je rédige au stylo à bille noir et je corrige au feutre rouge.

- Venons-en à l'arme du crime.

Sagane farfouilla dans le carton, en sortit une statuette africaine en bois, recouverte d'un assemblage de perles enfilées.

- Vous avez utilisé ce guerrier Bamiléké pour défoncer le crâne de Fabrice Georgopoulos, asséna-t-il.

- Foutaise !

- Les techniciens de la police technique et scientifique ont relevé vos empreintes sur cette figurine.

- Ça n'a rien de surprenant. Je rendais souvent visite à Lisa quand Fabrice était en déplacement à l'étranger. Il m'est arrivé de manipuler cette sculpture. Elle m'intriguait.

- Vous êtes mal barré, enchaîna Sagane. Je...

La sonnerie de son téléphone portable l'interrompit. La voix du lieutenant François-Xavier Besançon, dit *Fix*, siffla à son oreille :

- J'ai dégoté quelque chose dans le meublé de Dufresne. Un truc explosif.

- Où es-tu ?

- Dans mon bureau.

- Je rapplique.

Sagane revint une demi-heure plus tard. Paul blêmit en constatant que Lisa l'accompagnait. Le flic invita la veuve à s'asseoir en face de Dufresne puis posa un petit magnétophone au centre de la table. Le malaise des amants était palpable.

- Reconnaissez-vous cet objet ? demanda Sagane à l'adresse de Dufresne.

Paul se racla la gorge et répliqua :

- Ce dictaphone me sert de pense-bête. La plupart des auteurs notent leurs idées sur un carnet, moi je les enregistre.

- La face B de la minicassette contient des informations de nature à vous innocenter.

- Lesquelles ? intervint Lisa, de plus en plus nerveuse.

Sagane feignit de ne pas entendre et lança à Dufresne :

- Ce jour-là, vous dictiez le plan de votre roman à l'appareil quand Madame Georgopoulos a débarqué chez vous. Dans votre empressement à l'accueillir, vous avez oublié d'éteindre le magnéto. Du coup, il a enregistré votre discussion. Ecoutez plutôt.

Il appuya sur la touche « lecture » et la voix de Lisa résonna dans la pièce :

- Je n'en peux plus, Paul. Je voudrais qu'il meure.

- Essaie de te calmer, la reconforta Dufresne.

- Il m'a encore battue. Regarde ces ecchymoses. Il faut le tuer *avant* qu'il ne me tue.

- Tu ne sais plus ce que tu dis.

- Nous devons nous débarrasser de lui, mon amour. Je veux vivre avec toi.

- Moi aussi, mais pas à m'importe quel prix. Jamais je ne ferai une chose pareille.

- Tu n'es qu'un lâche ! tempêta Lisa. Puisque tu n'as pas le courage de le supprimer, je m'acquitterai de cette tâche moi-même.

La porte d'entrée claqua et Dufresne s'écria :

- Lisa ! Reviens !

La cassette s'arrêta et le silence s'imposa de nouveau.

- Une seule main a frappé, laissa tomber Sagane. La vôtre, Lisa. (Il pivota vers ses hommes.) Emmenez-la.

La « veuve noire » se leva avec des mouvements empreints de dignité et, sans prévenir, gifla Dufresne.

- Tu as raté ta chance, imbécile.

Sagane attendit qu'elle fût sortie pour reprendre :

- Vous êtes libre.

Les yeux de Dufresne s'embuèrent.

- La femme que j'aime va passer le reste de sa vie en prison. Je ne serai *jamais* libre.